

YAN' DARGENT ET LE MYSTERE BRETON

A un néophyte ignorant tout du mystère breton et de ses accomplissements picturaux, mais saisi par le désir irrépressible d'en capter l'atmosphère, il faut absolument recommander la visite du musée Yan' Dargent de Saint-Servais. Il me semble, en effet, que c'est à cet endroit, tout près du cimetière et de l'ossuaire où, selon une tradition immémoriale, est conservé son chef, tout près de l'église aussi qu'il a admirablement décorée, que l'on touche la lisière sensible de ce mystère, plus encore que dans la cathédrale Saint-Corentin de Quimper ou l'église Saint-Houardon de Landerneau.

La proximité de l'Elorn et de la forteresse démembrée de La Roche-Maurice y est peut-être pour quelque chose, cette certitude que l'on entre dans un domaine primordial, en plein Argoat, mais pas très loin

de l'Armor, tout près des landes, des tourbières et des affleurements rocheux de l'Arrée dont le peintre a saisi la puissance et la beauté dans une huile singulière datée de 1880, *Hérons se désaltérant dans un paysage minéral*, et où la présence des oiseaux relève de l'accessoire parce qu'il s'agit avant tout de célébrer le socle immarcescible de la vieille Armorique, sa rudesse et sa force, en une étreinte de la réalité rugueuse qui n'est pas sans évoquer l'art des maîtres visionnaires qui ont osé affronter les paysages de la somptueuse Ecosse...

La tension du mystère breton s'établit entre ce royaume intérieur et les campagnes pélagiennes qui l'entourent. Les campagnes mais aussi les bordures maritimes et le champ infini des rouleaux et des vagues. Dargent excelle à montrer cette proximité de l'élément marin, cette frontière essentielle - celle des bateaux naufragés et des villes englouties -, de manière graduelle, comme si cette approche supposait un cheminement initiatique. Revenant à des images mémorielles et fondatrices, il peint les rivages de

Carantec et de Saint-Pol-de-Léon, mais en suggérant seulement les lointains de la mer qui se laissent deviner derrière une claire-voie d'arbres massifs et tortueux, fascinants comme un lambeau de la primitive Brocéliande, aux temps magiques où elle recouvrait la totalité de la Bretagne.

Mais la tentation de l'océan est plus forte que tout et un peintre de paysage digne de ce nom ne saurait se contenter d'une évocation calme et distante. La plénitude du mystère breton, c'est l'outrance sauvage d'un univers que l'on ne maîtrise pas, un univers de forces déchaînées, de tempêtes et de vagues démontées. Ce ne sont pas les eaux furieuses de la baie de Douarnenez submergeant l'orgueilleuse ville d'Ys, ce sont celles, tout aussi violentes, de la côte des légendes et des naufrageurs, des marins sacrifiés et des pillleurs d'épaves, dont Yan' Dargent, loin de s'arrêter aux prudences d'une joliesse romantique, restitue avec éclat le danger et l'effroi.

Ce mystère est inséparable d'un imaginaire, c'est-à-dire d'un *monde d'images* que porte en lui tout natif

de cette terre des confins. Il se caractérise par une porosité à l'Autre Monde, celui des brumes, des intersignes, des apparitions fuligineuses. C'est celui des lavandières de la nuit, des chiffonniers de l'Arrée, des errants menaçants, des jeteurs de sorts, d'une contrée réfractaire à la domination de la raison et aux affirmations positivistes.

En un siècle marqué par le triomphe de la science et la volonté de se délivrer de tout ce qui tient de la superstition et de la légende, l'œuvre de Yan' Dargent choisit délibérément l'univers des mythes, des bois et des landes, des brumes qui montent des eaux dormantes.. A tout instant, la frontière entre le socle faussement stable de ce que l'on nomme la réalité et l'Autre Monde peut se déchirer parce que son étoffe est de brume et de songe et, au milieu des ombres et des vapeurs nocturnes, voici que, comme le dira le poète, « la nuit remue » et, avec elle, la foule des âmes mortes. Loin de l'assèchement des scientifiques, l'ancrage légendaire résiste et se révèle inépuisable et invincible.

Peinture visionnaire, magique, hantée par un imaginaire du passage et de l'outre-tombe, peinture où le surnaturel s'invite avec fluidité parce que tout est affaire d'enchantement et d'assentiment à ce qui vient de l'autre rive. Sans prendre trop de risques, on peut imaginer que l'œuvre prend naissance dans des rêveries anciennes, des songeries obsédantes liées à la contemplation des eaux et au flux d'images qu'elle suscite.

Pour celui qui ne craindra pas de fixer esthétiquement le *Spectre des marais*, cette habitude et cette pratique remontent à loin. Elles ont un lieu d'élection, l'étang de Brézal que le peintre affectionne depuis l'enfance et au bord duquel il vient se reposer et méditer à chacun de ses séjours finistériens.

C'est un val verdoyant, tout moutonnant d'arbres, un refuge champêtre et bien plus. Sans doute est-ce là aussi que Dargent a mûri d'autres visions, d'autres figures qui, elles, ne surgissent pas du fonds païen, bien au contraire. Parce que, si rempli soit-il de créatures nocturnes et démoniaques, le mystère breton

ne tourne pas le dos à la beauté et à la richesse des Écritures, il s'en nourrit même.

On peut ainsi supposer que, dès l'enfance, le futur peintre a vu sur les soubassements des calvaires et les murs admirablement sculptés des églises et des ossuaires ces visages d'une expressivité intense auxquels il donnera une existence picturale, ceux des saintes femmes ravagées par la douleur au pied de la Croix, celui aussi de Salaün le fol, le saint sauvage, le gisant cracheur de lys...

Le mystère n'est pas seulement affaire de démonstrations spectaculaires et d'irruptions marines et écumeuses.

Le mystère est tissu à la banalité des choses, aux rites anodins, au cycle des travaux et des jours - à la factuelité de la vie.

Il est dans cette rentrée des troupeaux sous un ciel d'orage, ce retour des champs entre chien et loup, ces vaches qui passent un gué - tout un symbole ! -, cette idylle qui se noue, encore auprès d'une rivière.

Il est dans cette promenade vespérale du curé de Saint-Servais lisant son bréviaire dans un cadre bien réel et familier du peintre et qui, soudain, par sa minéralité grise, les couleurs du ciel, l'austérité noueuse des arbres, vire au fantastique.

Le mystère breton est là, à chaque heure, chaque pas, chaque gué, mais peut-être plus encore au crépuscule, à ce moment magique, cette suture vertigineuse où tout glisse, tout bascule et où il n'est qu'une attitude, qu'une réponse : la dérive au gré des brumes, des hantises et des eaux.

Philippe Le Guillou

Le Faou, 20 février 2025.